***« Dieu dit : Il n’est pas bon à l’homme d’être seul »*** (Genèse 1, 18).

Chers amis,

Le texte continue : Dieu dit : « *Il faut que je lui fasse une aide qui lui soit* ***un vis-à-vis*** ». C’est une apologie du couple et du mariage. Une apologie aussi de l’hétéro sexualité. C’est la « norme » au sens des sociologues, c’est-à-dire la pratique de la majorité qui sert de règle générale. Durkheim, l’un des pères de la sociologie française, nous dit qu’il est bon qu’il y ait des normes qui servent de repères et que l’absence de norme, ce qu’il appelle une « situation d’anomie », est dangereuse. Certains marchent cependant en dehors de la pratique majoritaire, parce qu’ils ne sont pas construits selon cette norme ; c’est un fait ; il en a toujours été ainsi. Ceux qui ne marchent pas selon le chemin de la majorité doivent être respectés. L’homophobie est quelque chose de scandaleux, de proprement irrespectueux, qui plus est une preuve d’inintelligence ; pas forcément un signe de bon équilibre psychologique. On peut tenir à la fois que la norme de l’hétérosexualité est une norme bonne et qu’elle doit être maintenue, et pour autant respecter ceux qui ne marchent pas selon cette norme, parce qu’ils sont structurés sur un autre mode.

De toute manière, l’homme n’est pas fait pour vivre seul ; la femme de même. Le célibat n‘est pas facile à porter ; encore faut-il qu’il ne soit pas solitude. La norme générale c’est donc la vie en couple. Peu importe le détail des modalités de ce vivre en couple. Il y a « *une aide qui soit un vis-à-vis* ». Il y a deux être qui s’aident, qui se portent l’un l’autre --« norme-alement » un homme et une femme – mais qui de toute manière sont l’un pour l’autre en vis-à-vis. Un vieux dicton du Moyen Age dit : « *Vivre et dormir ensemble, cela vaut mariage ce me semble* ». Ensuite à chacun, s’il est chrétien, de vivre cela en chrétien, sous le regard de Dieu et du Christ.

Je ne peux m’empêcher de citer le beau texte de l’épître aux chrétiens de Colosses : « *Puisque vous êtes « choisis », sanctifiés, aimés par Dieu, habillez-vous donc d’entrailles de miséricorde, de bienveillance, d’humilité, de douceur, de patience. Portez-vous les uns les autres, pardonnez-vous mutuellement ; comme le Seigneur vous a pardonnés, faites de même vous aussi. Et pardessus-tout (habillez-vous) de charité ; elle est le lien de la perfection. Que la paix du Christ, à laquelle vous avez été appelés, règne dans vos cœurs, étant un seul corps. Tenez-vous dans la gratitude. Que la Parole du Christ habite en vous dans toute sa richesse ; instruisez-vous et avertissez-vous les uns les autres avec pleine sagesse …*» (Col. 3, 12-16). Quel beau programme pour toute vie chrétienne, mais qui s’applique parfaitement à toute vie de couple.

Le mariage est saint ; il est fécond ; il est source de sanctification ; il faut avoir perdu la raison et tout sens chrétien pour en faire une tare et comme un handicap. Il est la norme. Ne rentrons pas dans les délires des encratites, ces exaltés proches de la Gnose, pour qui le mariage devait être banni, parce que par la procréation il consistait à faire perdurer un monde mauvais, l’œuvre d’un Dieu mauvais. « *Et Dieu vit que cela était bon* », scande comme un leitmotiv le premier récit de la création au livre de la Genèse. L’homme (l’humain) créé par Dieu à son image, comme un « *être en relation* », précisément comme un corps, puisque le corps c’est la totalité de la personne en relation avec autrui, avec le monde et avec Dieu. « *Dieu créa l’homme à son image ; à son image il le créa ; homme et femme il le créa* ». Karl Barth a magnifiquement commenté. Et entre les lignes du récit du second mythe de la création, je lis l’admiration d’Adam découvrant Eve que Dieu a tirée de son côté : *« les os de mes os, la chair de ma chair* » : Dieu lui a donné un vis-à-vis, un « autre » qui est un « même » ; un « même » qui cependant est un « autre ». La transcendance de l’altérité et la communion dans la proximité et le partage. Que peut-on dire de plus beau[[1]](#footnote-1) ? Le mariage du « même » et de « l’autre ».

Le mariage est donc la « norme », toujours au sens des sociologues, un sens objectif qui ne porte pas de jugement de valeur sur ceux qui ne sont pas dans la norme. Bref, il y a la voie du célibat. Je n’ose employer le vocabulaire des sociologues : ceux qui ne marchent pas selon la norme sont des « *déviants* ». Le mot est à prendre au sens objectif, abstraction faite de tout jugement moral. D’autant que la « *déviance*» est souvent féconde, ce qui peut être précisément le cas pour le célibat engagé dans le service. Certes, la déviance peut déranger et perturber, mais elle est capable aussi de « *faire bouger les lignes* » ; elle interroge la « *norme* » ; elle ne la met pas forcément en cause, mais elle la relativise, pour que la norme ne devienne pas une idole. Le célibat engagé et volontaire vient précisément relativiser le mariage. Sans oublier que le mariage vient en retour interpeller le célibat …

Bref, le célibat est un choix de vie « hors norme ». Je suis de ceux qui tiennent ce choix de vie comme pouvant être porteur d’une grande fécondité. Mais c’est une situation limite ; elle comporte des risques, et à ce titre elle doit être assumée ; à vouloir l’ignorer, on court le risque de trébucher, voire pire. La chute est d’autant plus sévère qu’on avait fait de ce choix de vie un absolu, alors que pour parler comme Dietrich Bonhoeffer il ne s’agit que d’une « *réalité avant-dernière* » et non de la réalité « *Dernière* ».

Vous avez compris que je crois à la fécondité potentielle du célibat dans ce qu’il est convenu d’appeler « la vie religieuse ». Les mots sont piègeux et à mon sens fallacieux : c’est la vie de chaque chrétien qui est « religieuse », tournée et engagée vers Dieu. De même, quand nous parlons de « vie consacrée » ; **c’est la vie de chaque chrétien qui est une vie « consacrée ».** On peut par contre parler de l’engagement dans la voie du célibat dans le cadre de la vie monastique. Mais l’adjectif est trop restrictif. J’aimerais parler du célibat comme de l’engagement ***dans le cadre d’une vie communautaire au service des frères et des sœurs, au service de l’Evangile, au service de Dieu***. C’est une forme de militance, poussée à la limite, et dont il serait bon qu’elle soit ouverte sur les « frontières » et non repliée sur elle-même.

On ne peut s’engager dans cette voie que volontairement et encore faut-il s’assurer que cela corresponde à notre vocation propre. La voie du mariage est également une voie d’engagement et d’engagement risqué. Là encore, là aussi, mieux vaut ne pas s’y engager sans avoir mesuré la difficulté et les risques.

Permettez-moi de prendre une image prise dans la pratique de l’alpinisme : il y a ce qu’on appelle des « voies », des ascensions  « exposées » ; il y a du vide ; le rocher n’est pas toujours de bonne qualité ; les prises peuvent lâcher ; il peut y avoir des risques de chutes de séracs ou de pierres, des risques d’avalanches. Quand on s’engage dans ces voies, mieux vaut avoir conscience des risques pris et des précautions à prendre. Je reconnais après coup que nous avons pris parfois des risques inconsidérés ; ce n’était guère raisonnable…

La voie du célibat relève d’un engagement. C’est une voie « exposée ». Pour qu’elle soit tenable mieux vaut s’y être résolument engagé. Ce qui fait tenir c’est l’engagement au service des frères, l’engagement au service du monde, l’engagement pour l’Evangile, pour et par le Christ, l’engagement pour Dieu. C’est comme le vélo : pour tenir en équilibre, il faut une certaine vitesse. Dans un évangile apocryphe, le disciple Thaddée fait dire à Jésus : « *Je vous ai confié le beau ministère de porter vos frères ; vos frères vous porteront* ». Dans ce contexte, le célibat monastique se justifie parfaitement[[2]](#footnote-2).

Il va donc de soi, pour moi du moins, que l’engagement dans la voie du célibat peut être d’une grande fécondité, que ce soit dans l’engagement d’une vie monastique ou communautaire, ou que ce soit en lien avec le(s) ministère(s). Mais ce ne peut être qu’un engagement volontaire, éminemment libre. Et il est « exposé », hors de la « norme » sociale.

**Il y a des raisons triviales** qui peuvent être avancées pour comprendre la fécondité de cet engagement. D’abord le temps, la disponibilité, et la liberté de mouvement. Dans le mariage il faut le temps de prendre soin de son conjoint ; cela prend du temps ; et si l’on met au monde des enfants, il faut s’en occuper ; cela prend du temps et beaucoup d’énergie, même si c’est une charge merveilleuse et enrichissante. Et puis vous avez des attaches. Il faut gagner la vie de sa famille ; vous avez une profession et un métier à tenir ; il y a un logement. Parfois même vous êtes tenu à avoir légitimement un souci de carrière. Si vous êtes théologien (je n’oserais dire professionnel) et marié avec charge d’enfants, il faut bien mener carrière. Et cela vous enlève de la liberté d’esprit. Si vous êtes jésuite, franciscain ou dominicain, vous êtes libres comme l’air et disponibles ; vous êtes mobiles et on peut vous envoyer du jour au lendemain dans la pénombre hivernale de la Finlande ou dans la chaleur humide des tropiques… Vous n’êtes pas encombrés de femmes et d’enfants, tenus à une implantation professionnelle.

On oublie le plus souvent une autre raison, qui est valable pour tous les militants engagés, fut-ce dans la vie politique ou syndicale. Quand vous prenez des engagements forts, quand vous vous engagez dans des luttes chaudes et dans des combats risqués, il n’y a pas que vous qui prenez des coups ; votre conjoint et vos enfants en prennent aussi. Nous sommes en démocratie, ce qui devient de plus en plus rare, même en Europe ; mais dans d’autres pays les chantages et les risques sont aussi pour votre conjoint et pour vos enfants. On assassine le militant, mais aussi son conjoint ; on menace les enfants.

Pour le reste, c’est une sorte de mobilisation, « *à la guerre comme à la guerre* », une sorte de djihad intérieur et spirituel. Et puis après tout, il n’y a pas de justification, sinon « *Dieu seul suffit* », à condition que ce « *Dieu seul suffit* » inclue l’engagement pour les frères et pour le monde. Ce qui se fait dans nombre de monastères. La force du témoignage d’un engagement fort et résolu.

Mais la prudence s’impose. Chacun, chacune, a son affectivité. Pour être tenu, le célibat doit être associé à des liens de fraternité forts ; l’affection d’un vrai compagnonnage et d’une vraie solidarité. Raison pour laquelle il est de sagesse qu’il soit vécu dans le cadre d’une vie communautaire. Et voilà que des évêques déplacent les curés comme des pions : à peine dans leur ministère ont-ils commencé à construire une véritable communion dans leur paroisse ou dans leur aumônerie, on les déracine ; on les déporte ailleurs. Et là-dessus on les submerge (et on les confine) dans la célébration des rites et « l’administration des sacrements ». Les ministres sont là pour être les ministres du partage et de la Communion, en charge, à leur place et en fonction de leurs moyens, de participer à l’édification de cette « *maison spirituelle* » (« *oikos pneumatikos* ») qu’est cette part d’Eglise de Dieu à eux confiée. Il y a dans le clergé des curés qui sont dans une solitude effroyable et que leurs évêques placent dans des conditions qui conduisent au dessèchement. Etonnez-vous après si les choses dérapent… Il y a des évêques qui gèrent leur diocèse et leurs collaborateurs dans le ministère de manière inhumaine, bien peu chrétienne. Cela tient peut-être au fait qu’eux-mêmes, comme des préfets, sont nommés d’en haut par le pouvoir central, sans aucun lien avec cette part du peuple de Dieu qui va leur être confiée. C’est la généralisation de ce qu’en politique on appelle la pratique du parachutage. Nous sommes les grenouilles impuissantes qui attendent qu’un roi leur tombe du ciel… Et il arrive qu’il y ait des rois médiocres, et même des mauvais parfois.

Puisque tout le monde en parle, je vais donc en venir à ces secousses sismiques, suivis de tsunamis à répétitions, comme des déferlantes dévastatrices. En sociologie comme en géophysique, quand les phénomènes sont récurrents, c’est qu’il y a des causes. Il faut les rechercher et les analyser. Il ne sert à rien de se lamenter. Il faut avoir le courage de la lucidité et d’une sérieuse autocritique. Nos responsables d’Eglise viennent de faire un pas dans cette direction[[3]](#footnote-3). Nous devons mettre en situation de vigilance active notre intelligence, comme capacité de discernement (I Pierre, 1, 13).

Je signale trois ou quatre pistes. Primo, il faut rompre avec cette crispation insensée de nos dirigeants ecclésiastiques qui s’accrochent désespérément à vouloir imposer la règle du célibat. Cette règle n’est fondée ni dans les Ecritures, ni dans la tradition ancienne de l’Eglise. Comme règle d’obligation, elle n’a pour elle que d’être une règle humaine, en l’espèce déraisonnable. Des jeunes veulent s’engager dans le service de l’Eglise, le service de leurs frères, le service de l’Evangile : très bien. On leur force la main ; on ne comprend pas que cet engagement dans la voie du célibat relève d’un engagement volontaire, foncièrement libre, en relation avec une vocation spécifique et qu’il est de grande prudence qu’il soit mené dans le cadre d’une vie communautaire. Le « *ministère du Partage et de la Communion*» ne fait pas bon ménage avec la solitude. Croire que l’on peut cacher l’affectivité et la sexualité, comme on glisse la poussière sous le tapis, relève de l’irréflexion et dénote une grande inculture. C’est psychologiquement inquiétant.

L’auteur des lettres Timothée et à Tite recommande de choisir pour diriger les communautés, il parle d’Anciens (« *presbutéros* ») ou d’épiscope (« episkopos »), des hommes d’expérience, disons familièrement « *qui aient de la bouteille* », qui n’aient été mariés qu’une fois, qui aient su élever leurs enfants et qui aient montré leur capacité à diriger leur propre « maison »[[4]](#footnote-4) . Il s’agit donc de placer à la tête des communautés des gens d’expérience, qui aient été construits par la vie. Nous sommes construits par la vie, par le travail et par l’exercice de responsabilités professionnelles, nous sommes construits dans notre vie de couple et par nos enfants, nous sommes construits par les épreuves. La vie cela s’apprend. Cela ne vous tombe pas dessus par une sorte de rite plus ou moins magique. L’Evangile se passe dans la vie, pas à côté ; quand Jésus a commencé son ministère public, c’était déjà pour l’époque un homme mûr. Il avait de toute évidence cheminé. Il faut donc revoir fondamentalement la manière de choisir et de former les ministres. Et ce choix devrait être fait en rapport avec la ou les communautés au service desquelles ils vont être missionnés. En grec, derrière le mot qui dit le choix, il y a l’idée d’élection. Comme dans le cas d’Ambroise à Milan …[[5]](#footnote-5). En tout cas d’avoir exercé des responsabilités professionnelles et d’avoir fondé une famille ne vous disqualifie pas pour exercer le ministère. Et puis ça suffit avec le mépris pratique des femmes. Tournons la page.

Il faut surtout en finir avec cette manière de concevoir le(s) ministère(s) en termes de pouvoir et de statut de supériorité. Le pape François formule cela en termes de cléricalisme. Il faut revenir aux fondements qui sont ceux de l’Eglise du Christ ; entendez, il faut revenir à la fraternité et au « ***Témoignage ».*** L’Eglise, c’est l’Eglise des « frères et des sœurs » ; l’Eglise, c’est l’Eglise des « Témoins ». Il n’y a d’autorité que lorsque le témoignage est juste et qu’il renvoie au seul et premier témoin, Christ. L’autorité (« *eksousia*») c’est celle de Jésus ; les autorités dérivées dans l’Eglise ne font autorité que quand elles sont en quelque sorte comme la dérivation de l’autorité de Jésus Christ ; si vous me permettez cette image en termes d’électricité, il faut que le « *courant de Jésus passe*». Au juste l’autorité de Jésus lui vient de ce qu’il renvoie sans cesse à son Père et qu’il tient de Lui son autorité; il est le « Témoin » par excellence, le témoin principiel, premier ; il est l’« *Archè* », principe et source de toute autorité. A fortiori pour tout chrétien et pour tout ministre dans l’Eglise. ***Ne vous faites pas appeler « Père »*** ; il n’y a que Dieu qui engendre à la foi. Entre nous, il n’y a que le témoignage et la fraternité, avec le soutien fraternel, l’exhortation, l’encouragement, l’émulation réciproque, la solidarité de la Communion. En 1968-69, à l’université de Tübingen, le cours sur l’Eglise du professeur Joseph Ratzinger était construit sur deux axes principaux : « *L’Eglise est fondée sur l’Evangile, parce qu’elle est fondé sur le Christ ; et l’Eglise est une Communion* ». Il est temps que notre Eglise opère un retour à l’Evangile. Il y aurait eu moins d’actes de pédophilie si l’on n’avait pas mis dans la tête de l’abbé Preynat et de ses homologues qu’ils étaient des « « pères » et qu’ils étaient investis d’un pouvoir. Ils ont du coup abusé de leur pouvoir. Il fallait leur dire qu’ils étaient des frères, réquisitionnés pour le service et pour l’animation d’une communion fraternelle. On ne leur avait pas dit que comme chacun d’entre nous ils étaient requis pour un témoignage authentique, conforme à la personne du Christ et à son Evangile. Revenons à l’Evangile et à sa simplicité, revenons à une saine incarnation dans la vie réelle. Comme disait Dietrich Bonhoeffer de manière imagée : « *Je crains que ceux qui ne se tiennent qu’avec un seul pied sur la terre ne se tiennent qu’avec un seul pied dans le ciel ».*

Le grand Clément d’Alexandrie se permettait de railler ces moines extrémistes dans le désert d’Egypte, qui croyaient que l’essentiel de la foi se passait dans le comportement sexuel, avec le célibat, le retrait du monde et les mortifications drastiques : « *Ces hommes avantageux disent imiter le Seigneur, qui ne se maria pas et ne posséda rien au monde ; ils se vantent de connaitre l’Evangile mieux que les autres … L’un d’entre eux, portant peau de mouton et ceinture de cuir, va et vient comme Elie ; un autre se vêt d’un sac, nu pour le reste, et les pieds non chaussés comme Isaïe ; un autre n’a qu’une ceinture de lin, comme Jérémie ; un autre imite le genre de vie de Jean-Baptiste »* (Stromates III, *6, 49 et 653,5 ;* cité par Peter Brown*: « Le renoncement à la chair »).*

La foi ne tient pas au port des sandales, au fait de se revêtir d’un sac, de porter un ceinturon en cuir et pire encore de s’en flageller, pas davantage dans l’engagement dans la voie du célibat aussi justifié que celui-ci puisse être parfois, pas davantage oserais-je dire dans le port d’un col romain, d’une croix pectorale, d’une soutane. Elle nous vient de Dieu, si du moins nous nous tenons dans l’obéissance à la Parole du Christ et nous engageons avec lui sur le chemin qu’il a ouvert.

Dimanche 6 octobre 2018 Xavier Charpe

1. Professeur laïque, dans un lycée d’Etat, chargé d’enseigner la sociologie de la famille et les fondements de notre culture, j’ai toujours lu et commenté ces deux mythes ; comme des mythes fondateurs de notre culture occidentale et républicaine. [↑](#footnote-ref-1)
2. Je note au passage que pour les femmes l’engagement est plus lourd parce qu’elles ne renoncent pas seulement à la vie affective dans le cadre d’une vie de couple, mais qu’elles renoncent de surcroit à la maternité. Les femmes me comprendront. [↑](#footnote-ref-2)
3. Oui les choses progressent. Jean-Paul II avait couvert l’abbé Merciel, des « légionnaires du Christ », ce gourou manipulateur et dangereux. Il ne voulait pas voir les faits, estimant que toutes ces affaires qui commençaient à pointer le nez relevaient de campagnes menées par des ennemis de l’Eglise, à commencer par les états communistes. Le Pape Benoît XVI, avec une grande sincérité, a reconnu la triste réalité de fautes dramatiques, avec ces enfants agressés et notre Eglise qui en ce domaine portait un effroyable contre-témoignage. Il a écarté Merciel et a cherché à remettre de l’ordre chez ces « légionnaires » et ici ou là dans certaines congrégations. Mais il a fallu attendre le nouveau pape, François, pour que la question des « causes » de cette gangrène commence à être posée. [↑](#footnote-ref-3)
4. « *Oikos*». C’est bien plus large que la simple famille au sens étroit du terme. Il s’agit de la gestion de la maison, de la « *domus* » ; le mot dit d’abord la maison au sens du bâtiment et c’est seulement après que le mot désigne tous ceux qui sont dans la maison ; là encore il s’agit de bien plus que la propre famille ; c’est sur ce mot qu’a été construit le mot « *oikonomia* » qui a donné notre « économie ». Il y a derrière l’idée de la gestion du temporel. [↑](#footnote-ref-4)
5. Nos frères protestants n’ont peut-être pas tout faux quand c’est le « Conseil presbytéral », le conseil des « anciens », qui choisit le pasteur et éventuellement ne le reconduit pas à la tête de la paroisse … [↑](#footnote-ref-5)